

# GÉNÉRAL BETHOUART

## L'école buissonnière



Les vertus saint-cyriennes sont dignes des plus grandioses inscriptions aux frontons des bâtiments que nos régimes successifs ont généreusement léguées pour l'édification du *quidam* promeneur : celles de l'aile Gabriel et du pavillon Dufour à Versailles, frappées « à toutes les gloires de la France », les résumant le mieux.

Pourtant, il serait bien malhonnête que cette pompe architecturale dissimule une autre pompe bien plus réelle dans la vie quotidienne du bazar : la comparse du

Bataillon... C'est pourtant un trait bien caractéristique de la Spéciale que de ménager les pompes de ses élèves qui ne demandent qu'à courir la lande en les gardant trop studieusement assis, mélangeant ainsi avec une subtilité incomparable bouquins et bosquets.

Poussés par cet appel contradictoire des études et des frondaisons, nombreux sont les cyrards à avoir synthétisé cet équilibre en une réalité bien plus douce : l'école buissonnière !

Ainsi traînent-ils davantage leurs guêtres aux champignons qu'en amphi Guibert. Avec bienveillance, on les a traités de potaches, ils tendent la perche sans pour autant se faire battre, ils sont gravement ou malicieusement tolérés, c'est selon. L'École a tout de même donné à la France trois chefs d'État (qui d'ailleurs ne se sont pas toujours montrés rigolos) : il n'est donc pas bien grave de se payer quelques cancre...

Pourtant ce serait une magistrale erreur de considérer ces ballades buissonnières avec dédain ou moquerie. Car il est une qualité cardinale de nos saint-cyriens : celle d'être de grands enfants. Non pas de malingres morveux ou de doux rêveurs, mais des vrais, des purs, ceux pour qui l'émerveillement, l'enthousiasme piment.

De l'espièglerie, vraie vertu du cyrard, découlent la fougue, le panache, la force, l'envie, l'audace. Car l'espièglerie c'est l'étincelle de la foi qui embrase le conformisme béat, l'immobilisme lipidique et le satisfecit médiocre. Pétris d'orgueil, nous nous en croyons tous bien éloignés, chaudement endormis dans nos bureaux normés au code du travail et appliquant méticuleusement les procédures de l'*International Standard Organisation*. Pourtant l'espièglerie, c'est cette petite voix qui saura nous susurrer entre deux nouvelles petites compromissions : « Seigneur, garde-moi ce qui me fit saint-cyrien »...

C'est que ce trait n'est certainement pas neuf. Bien avant que l'Empereur ne donnât ses Aigles à la Spéciale, de nombreux officiers français gardaient leur allant, blagueurs. Peut-on imaginer Lahire triste ? D'Anterrosches demandant sinistrement aux Anglais de tirer les premiers ? Le dédain du danger, c'est faire la blague aux coups ennemis ; la bataille en garance et gants blancs, la guerre chamarrée, c'est la parade bravache des galopins : battons-nous bien mais pas n'importe comment. Pourvu que le flacon soit beau et pourvu qu'on ait l'ivresse ! L'espièglerie, c'est une grande billebaude joyeuse entre les caresses des femmes, les balles et les boulets ! Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'espièglerie n'est ni charlatanisme ni frivolité...

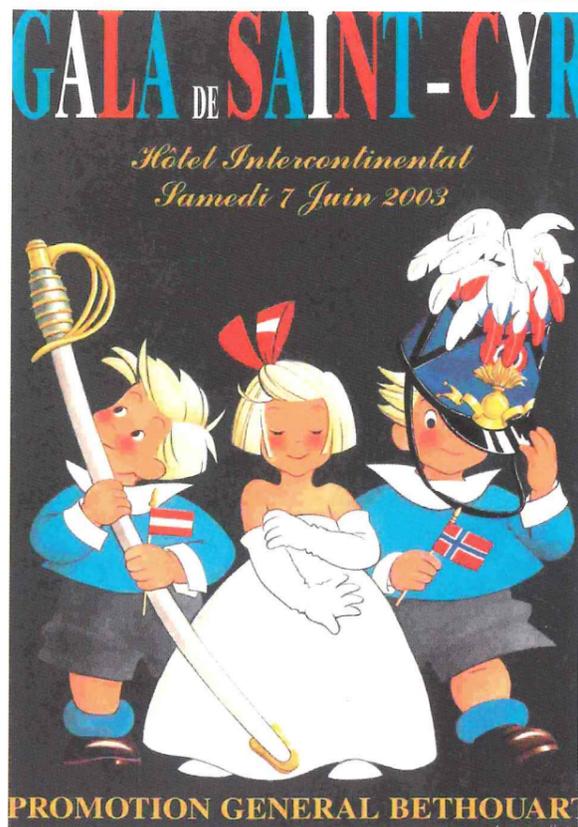
C'est un hommage assumé et assuré à d'Aymond et Torsac, gentishommes précurseurs. Et bien plus, si on s'attache à ses fruits, à Villars leur contemporain, à du Guesclin plus tôt, Bournazel plus tard et tant d'autres Raffalli, de Lattre, Frère, Segrétain, Sonis, et ô combien encore...

Forts de cette incomparable vertu, au combat et au quartier (n'oublions surtout pas au quartier !), laissons aux camarades « Dolos » le privilège d'être sérieux et raisonnables.

Veillons à être lestes et hardis.

L'espièglerie, c'est, grâce à quelques bravaches parfois lourds, vouloir rester léger. L'espièglerie, pour le cyrard qui veille, c'est, par la pesanteur, la grâce...

Augustin de Cointet



# GÉNÉRAL VANBREMEERSCH



*Ce qui nous empêche de changer, ce ne sont pas seulement nos doutes mais bien plus souvent nos certitudes... (Sénèque)*

Plus de dix ans se sont écoulés depuis que les saint-cyriens de la promotion « Général Vanbremeersch » ont quitté l'École. Alors que nous arrivions en régiment, notre armée redécouvrait la guerre en Afghanistan. Un certain nombre d'entre nous ont connu le feu, l'intensité du combat face à un ennemi fanatisé qui se mêle à la population pour annuler

notre supériorité technologique. Et si nous avons triomphé, ce n'est pas grâce à un matériel souvent vieillissant, mais par la vaillance et la rusticité de nos soldats, préparés et commandés par une génération d'officiers enthousiastes et altruistes.

Au moment où une nouvelle réforme amputait notre armée de nombreux régiments, les engagements se faisaient toujours plus pressants en Lybie, au Mali puis en Centrafrique. La surchauffe semblait atteinte lorsque la France fut terriblement frappée par le terrorisme et que l'opération Sentinelle devenait l'affaire de tous. Alors que la Police nationale manifeste aujourd'hui son mécontentement, il convient pour nous d'incarner une nouvelle fois cette résilience dont le pays a tellement besoin en situation de crise.

Au début de notre deuxième partie de carrière, nous avons une pensée particulière pour nos camarades qui ont rejoint la vie civile, pour ceux qui sont décédés ou qui luttent contre la maladie. Dans une époque empreinte de doutes et parfois de désespoir, nous trouvons notre inspiration dans la vie exemplaire de notre parrain de promotion.

Major de sa promotion (« Amitié Franco-britannique » 1939-40), le sous-lieutenant Vanbremeersch, refuse la défaite et poursuit la lutte dans la Résistance jusqu'à son arrestation en août 1943 et sa déportation au camp de Buchenwald. Mais une fois le camp libéré, le 11 avril 1945, il refuse de rentrer en France malgré son état de santé, et combat en Allemagne jusqu'à l'armistice. Il participe aux combats d'Indochine, puis d'Algérie où il commande le 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins. Il ne tarde pas à être nommé général, d'abord comme chef d'état-major particulier du Président de la République puis comme commandant la 1<sup>re</sup> armée à Strasbourg et enfin chef d'état-major des armées. Frappé par une maladie implacable, il ne se résigne à quitter son poste que quelques jours avant sa mort, le 10 février 1981.

*Serviteur de la France, jusqu'au bout de tes forces,*

*Dans l'ultime combat, tu fais face avec foi,*

*Nous gardons ton image, magnifique héritage,*

*Pour rester droits et fiers, malgré les vents contraires.*

*Extrait du chant de la promotion Général Vanbremeersch*

« Avec cœur et panache ! »

Michaël Deswarte, secrétaire



Avec cœur et panache